

Si le pittoresque d'une armée doit consister dans la danse du tomahawk et la pratique du scalp, je crains fort que l'armée canadienne ne soit pas la moitié aussi pittoresque que beaucoup d'étrangers, même journalistes, ne s'obstinent à l'imaginer. Mais je ne doute pas, qu'indépendamment de sa valeur comme élément de combat, -- sur laquelle il ne m'appartient pas de me prononcer, -- elle présente assez de traits particuliers pour intéresser vivement, surtout à l'heure actuelle, le public français.

Quand la guerre se déclara, le gouvernement canadien offrit spontanément à la métropole 30,000 hommes. Ces trente mille hommes, levés en quelques jours par enrôlements volontaires, devaient quitter le Canada pour l'Angleterre dès le mois d'octobre 1914. Mais à ce moment, si unanime que fût l'opinion, l'on ne concevait guère que le Canada pût fournir un effectif plus considérable; la politique du gouvernement paraissait déjà bien audacieuse. Un deuxième contingent suivit; quand, peu de temps après, le bruit se répandit que le chef du cabinet avait promis 500,000 hommes, si la nouvelle ne provoqua pas une petite révolution c'est que très peu y ajoutaient foi. On savait sir Robert Borden résolu à marcher à fond, mais les cinq cent mille hommes, où diable les trouverait-il ? Au 30 de juin dernier, l'enrôlement volontaire avait donné 424,456 hommes.

[Les mobiles de l'enrôlement ont été multiples, et toute la campagne de recrutement a tendu à les activer par l'article de journal, l'affiche, les meetings, les processions et autres procédés que M. Chancel n'a pas tardé d'appeler électoraux. Le patriotisme anglais ou canadien, l'admiration et la reconnaissance pour la France, le dévouement aux idées humanitaires, aux droits des faibles, le goût de l'aventure, le devoir de solidarité envers les premiers partis, les amours-propres individuels et collectifs, l'orgueil régional et provincial, et, pourquoi ne pas dire ? l'attrait des hautes soldes, des généreuses allocations et des récompenses, ont été tout à tour, souvent tout à la fois, mis en oeuvre. Le ministère de la Défense (c'est ainsi en effet qu'on appelle chez nous le ministère de la Guerre) dirigeait la campagne, mais de loin; le travail effectif et la direction immédiate étaient laissés à des comités locaux ou régionaux, ^{qui} ~~compre~~ ^{aient} avec les militaires, souvent très rares, de la localité ou de la région, les civils les plus en vue, et qui, presque toujours, prélevaient par voie de souscription le budget de la publicité.

Pour un bataillon d'infanterie (en chiffres ronds, mille hommes), ce budget, de quelques centaines de dollars qu'il était au commencement de la guerre, s'est élevé par la suite jusqu'à 25,000 dollars ou plus de 125,000 francs. Une plus grande unité de direction eût sans doute assuré des économies, mais, aux yeux du ministère, le libre jeu des énergies et des influences locales importait encore davantage, et les résultats lui ont peut-être donné raison.

Dans une armée levée de cette manière, c'est-à-dire par un personnel improvisé, le déchet doit forcément être considérable. Cependant, au 30 de juin dernier, sur les 423,859 enrôlés, 328,472 avaient traversé en Angleterre et 243,556 avaient vu du service en France. Ces chiffres sont particulièrement éloquent, si l'on se rappelle que les colonies anglaises autonomes, comme le Canada, l'Australie, le Sud africain, tenus certes à la défense de leur propre territoire, sont, au point de vue constitutionnel, entièrement libres de se porter ou de ne pas se porter au secours de la métropole.

Au point de vue ethnique, l'armée canadienne, contrairement à une croyance trop générale en France, n'est pas en majorité française. Sur l'effectif de 328,472, les non-français de toute origine, mais surtout anglais, nés à l'étranger, sont à eux seuls 155,000. Indépendamment des causes politiques, il est aussi tout naturel que, parmi les Canadiens nés au pays, les Anglais soient de beaucoup plus nombreux, puisque l'élément français, au dernier recensement, ne formait que 27 pour cent de la population. Ces fameux Peaux-Rouges dont quelques publicistes ont vu la main dans le badigeonnage par lequel on apparie au paysage les tentes et les baraques, et qui ont poussé leurs cris de guerre jusque dans les colonnes paisibles de l'Excelsior, ils sont dans l'armée canadienne tout au plus quatre ou cinq cents, dont les neuf-dixièmes s'appellent, Campbell, McDougall, Patterson, ou, s'ils sont d'éducation française, Picard, Lavoie, Thibault. Ils voulaient former un bataillon distinct, mais ils n'étaient pas assez. Sur le front, l'on en trouve à peine un par ci par là, et ils n'ont pas de plumes à leur casque d'acier. De "Gros-René" et d'"Oeil-de Faucon", il y en a bien en tout une demi-douzaine. Des provinces de l'Ouest il est venu quelques centaines de Japonais. Ceux-là ne sont se sont pas attardés dans leur orientalisme; tout ce que fait le Canadien anglais ~~ou français, ils le font.~~

Ils en font même un peu plus. Je tiens en effet d'officiers qui les ont vus à l'oeuvre que, lorsqu'on ne leur assigne pas ^{les œuvres} les plus ^{travaux} ~~travaux~~ ^{corvées}, ils se considèrent offensés. La seule langue du commandement est l'anglais. Le cosmopolitisme de l'armée canadienne n'est prononcé que dans un certain nombre de corps, et nulle part, à vrai dire, extérieurement. Les corps en question peuvent, jusqu'à un certain point, se comparer à la Légion étrangère: celle-ci est le résultat d'un groupement ^{délivré} et ils doivent, eux, leur formation au hasard, mais c'est là toute la différence. Durant mon service au 163e, qui était pourtant presque tout français, j'eus pour ordonnance un Russe qui connaissait Pouchkine, Gogol, Dostoïevski, Tourgueneff, Tolstoï, aussi bien que M. de Vogüé. Il avait un frère officier dans l'armée russe. Il se faisait les ongles ~~avec~~ avec une coquetterie de grand seigneur. Il me déclara --d'ailleurs le plus simplement du monde --avoir puisé sa religion dans Tolstoï et dans Vérité de Zola. Il ne parlait ni le français ni l'anglais. Parmi ses camarades, il y avait cinq ou six de ses compatriotes, dont un ancien anarchiste. Je crois que la plupart des Russes de l'armée canadienne qui n'étaient pas rendus en France en janvier dernier ont été groupés dans une compagnie spéciale de pionniers ou de terreassiers.

Un des traits de l'armée canadienne qui étonnent le plus les Français, c'est le peu d'expérience militaire de nos officiers. Au début de la guerre il y avait au Canada un certain nombre d'anciens militaires anglais et quelques officiers de carrière Canadiens. En outre, bon nombre de civils avaient, si je puis m'exprimer ainsi, joué au soldat dans la milice ou garde nationale. Ces éléments furent vite absorbés. Tout de suite il fallut se mettre à l'oeuvre pour former des officiers et des sous-officiers. Nous avons déjà quelques embryons d'écoles: Halifax, Kingston, Québec, etc. D'autres furent créées où l'on enseignait en deux mois l'art de tenir tête à la Garde prussienne. L'instruction se compléta, tant bien que mal, en Angleterre. En réalité, les Canadiens qui sauvèrent la situation à la première bataille d'Ypres ne ~~savaient~~ savaient, pour la plupart, ni tirer, ni lancer une grenade, ni se retrancher, et leurs officiers n'en savaient guère davantage. C'étaient des civils qui, enveloppés tout à coup par un ouragan de fer et de feu, durent compter surtout sur leur esprit d'initiative, poussé ^à à un degré extraordinaire par l'instinct de conservation. L'instruction s'est perfectionnée depuis, au Canada et en Angleterre, mais en même temps disparaissaient, par le seul jeu

de la guerre, les quelques officiers d'expérience enrôlés à la première phase. Il n'est pas risqué d'affirmer qu'aujourd'hui, et jusque dans les grades supérieurs, il y a bien, pour un militaire, vingt civils. Les troupes qui ont pris Vimy et qui prennent Lens sur les Bavares et sur la Garde sont commandées par des industriels (lieut.-général Currie), des journalistes (général de division Watson), des courtiers d'assurances, des courtiers en immeubles (beaucoup de courtiers en immeubles), des architectes, des ingénieurs, des financiers, des employés de banque (beaucoup d'employés de banques), des commis-voyageurs (eh oui ! beaucoup de commis-voyageurs), qui tous, avant la guerre, entrevoyaient la guerre comme une chose lointaine, vague, intangible, et n'avaient jamais songé que de leur vie ils porteraient les armes. On a parlé ces jours-ci dans la presse française de cette extraordinaire confiance en soit qui fait le fond du soldat canadien. Il est parfaitement vrai, en effet, que le Canadien se juge -- "homme pour homme" comme il dit, -- supérieur à l'allemand. Et, quand à moi, je ne suis pas loin de croire que cette opinion lui vient de la facilité avec laquelle il a vu que des industriels, des journalistes, des courtiers, et même des commis-voyageurs (eh oui ! eh oui !) pouvaient enfoncer les meilleures troupes du Kaiser. Je pourrais ajouter qu'à mon avis il n'y a pas de raison pour que, complétée par la pratique, la formation intensive de quelques mois qui se donne maintenant aux officiers au Canada et en Angleterre, ne vaille pas autant, dans la guerre actuelle, que plusieurs années d'études faites avant la guerre. La connaissance des hommes, qui est une des conditions essentielles du commandement, s'acquiert tout aussi bien dans l'industrie et dans le commerce qu'au dépôt ou au cantonnement. Meneurs d'hommes pour la plupart, quoique à des degrés divers, dans le civil, les officiers canadiens ne manquaient plus que des connaissances techniques. Ils suppléent à l'insuffisance relative de leur formation par l'esprit d'initiative et le sens de l'observation.

Ce que nous avons dit des officiers s'applique dans une large mesure aux soldats. Mais, avec leur formation militaire, aujourd'hui excellente, ce qui fait leur force, c'est qu'ils viennent d'un pays neuf où les forces de la volonté et de l'imagination sont constamment tendues, et que, pour la volonté et la bravoure, ils sont l'élite même de ce pays, puisqu'ils sont accourus volontairement, librement, à quatre, cinq et dix mille kilomètres de leur foyer, prendre part à une guerre qui dès le début s'annonçait comme devant être la plus sanglante de l'histoire. Sait-on que parmi les soldats canadiens actuellement en France ou en Angleterre il n'y en a pas cinq pour cent qui soient retournés dans leur pays depuis le commencement de la guerre. Qu'on essaye de se figurer ce que cet éloignement veut dire pour ceux d'entre eux, par exemple, qui sont en France, et qui ne savent pas le français. Et cependant, ils "tiennent". Et cependant, ils sont gais, et ils poursuivent leur pénible tâche sans douter un instant qu'ils finiront par "avoir" l'Allemand.

L'uniforme canadien est, à quelques détails près, le même que l'anglais. Comme dans l'armée anglaise aussi, il y a des corps nationaux, ou supposés tels, et comme tels autorisés à porter des uniformes particuliers. Les Ecossais, par exemple. Mais tandis que les Ecossais de l'armée anglaise se recrutent généralement en Ecosse et sont des Ecossais, les "Ecossais" canadiens se recrutent un peu partout et, à la seule condition de porter le plaid, le kilt, le tartan ou le glengarry, peuvent être indifféremment des Anglais, des Irlandais, des Français, des Italiens, des Russes, des Japonais ou même.... des Peaux-Rouges. Il n'est pas rare au front de trouver des Ecossais qui ne parlent pas l'anglais, encore bien moins le gaélique, si grande est la tentation de ma jeunesse de montrer, au sens propre, sa jambe.....
Glissons, glissons.....

Au chapitre permissions, il y aurait beaucoup à dire. Dans l'impossibilité d'aller au Canada, le Canadien a le choix entre l'Angleterre et Paris. Il opte généralement pour Paris, ce qui, lorsqu'on est

langue française, est encore une manière de voir ses parents. Comme l'Anglais se dirige au contraire sur l'Angleterre, il y a constamment à Paris plus de Canadiens ~~qu'au~~ que d'Anglais. Ils apprennent avec une facilité surprenante les us et coutumes du pays. On vient d'aménager, place de la République, à l'intention de tous les soldats britanniques, une maison d'accueil qui sera particulièrement utile aux Canadiens.

A l'exception de l'australien, le soldat canadien est probablement, à tout prendre, le mieux payé du monde. Il reçoit \$1.00¹⁰ (environ dix^{SIX} francs) par jour. L'allocation aux familles est de \$20.~~00~~ par mois, à part ce qu'elles reçoivent des sociétés autorisées et même subventionnées par l'Etat, comme le Secours patriotique canadien (Canadian Patriotic Fund), et qui est toujours suffisant pour mettre la famille à l'abri de la misère. La pension, les indemnités, sont à l'avenant. Le soldat honorablement réformé ou libéré touche à sa sortie de l'armée trois mois de solde et, je crois, d'allocations. Enfin, le gouvernement canadien a décidé de prêter à chacun de ses soldats, après la guerre, une somme de 12,500 francs pour lui aider à mettre en valeur une terre de 65 hectares qui lui sera donnée ~~gratuitement~~^à. Les Cincinnatus seront nombreux qui échangeront le fusil pour le volant du camion automobile. Il est aussi à présumer que quelques-uns trouveront le moyen de convertir en bel argent leurs 65 hectares, et même leur droit d'emprunt.

Les Boches liront avec un ceratin effarement dans le récent article de M. Chancel que le soldat canadien saute en hauteur cinq pieds six pouces (soit à peu près 1 m 80), ils devront hausser leur fil barbelé. En France, royaume de l'esprit, l'on a compris de suite que c'est là un maximum. Ce que je croyais avoir dit, et, en tout cas, ce qu'il faut entendre, c'est que le Canadien continue au casernement ses pratiques sportives, et avec la même méthode, le même souci des résultats, qu'il y apportait dans la vie civile. Le base-ball, ou balle au champ, (non le foot-ball) est un superbe entraînement pour le lancer de la grenade à main. C'est à ce jeu surtout que l'on s'adonne l'été; l'automne, c'est le football.